

TÉLÉGRAPHE OFFICIEL.

EXTÉRIEUR.

BAVIÈRE.

Bayreuth 21 mai.

Une lettre particulière en date de Koenisberg, 30 avril, insérée dans les gazettes de Berlin, contient ce qui suit :

Suivant le rapport d'un officier russe qui s'est échappé dernièrement de Dantzick, tous les prussiens qui étoient dans cette forteresse ont été arrêtés.

Trois mille hommes de la garnison de Dantzick ont fait, par la porte de Nehring, une sortie dans laquelle ils ont pris une quantité considérable de bestiaux.

BOHEME.

Prague 17 mai.

Le général prussien de Scharnhorst est arrivé ici le 13. Le comte Senft de Pilsach est parti le même jour pour Graetz.

Il est passé deux officiers français qui se rendoient de Cracovie au quartier général de l'Empereur, et deux courriers français, expédiés l'un de Pilsen pour Cracovie, et l'autre de Dresde pour Vienne.

19 mai.

Il semble certain que plusieurs généraux russes sont en disgrâce. Wizingerode, en perdant le commandement de son corps, a repris le poste d'aide-de-camp près de l'Empereur Alexandre. Barclay de Tolly est retourné à l'armée.

SAXE.

Dresde le 22 mai.

Nous ne saurions décrire l'effet qui a été produit dans cette ville par les deux victoires du 20 et du 21, quand nous en avons été instruits. Le passage de plus de 50 mille hommes de troupes françaises et des plus belles qui se puissent voir, défilant sous nos yeux et devant le vainqueur de Lutzen avoit déjà ajouté le sentiment de la confiance à toutes les impressions que nous éprouvions. Grande étoit notre espérance pour les belles entreprises d'une telle armée conduite par un si grand homme; mais aucun de nous ne s'attendoit aux rapides prodiges de deux victoires remportées coup sur coup en deux jours successives. Une lettre écrite du champ de bataille annonce que les russes se confioient à Bautzen dans leur superbe

position, qui fût prise malgré tous leurs efforts. Après un fait d'armes si subit et si vif, ils croyoient peut-être avoir le temps de se remettre; mais il leur fallut supporter le 21 toute l'impétuosité de ce qu'ils appellent *la furie française*. La consternation est au comble parmi les chefs et les soldats des armées ennemies. Nous avons les plus brillans détails sur la conduite de différens corps de l'armée française, mais nous en attendrons la relation officielle.

INTÉRIEUR.

EMPIRE FRANÇAIS.

Paris, le 1.er juin.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 25 au soir.

Le prince de la Moskowa, ayant sous ses ordres les corps du général Lauriston et du général Reynier, avoit forcé, le 24, le passage de la Neiss, et le 25 au matin le passage de la Queiss, et étoit arrivé à Buntzlau. Le général Lauriston avoit son quartier-général à mi-chemin de Buntzlau, à Haynau.

Le quartier-général de l'Empereur étoit, le 25 au soir à Buntzlau.

Le duc de Bellune étoit à Wehrau, sur la Queiss.

Le général Bertrand étoit entré, le 24, à Laubau, et le 25 il avoit suivi l'ennemi.

Le duc de Tarente, après avoir passé la Queiss, avoit eu un combat avec l'arrière-garde ennemie. L'ennemi encombré de charrettes de blessés et de bagages, voulut tenir. Le duc de Tarente eut ses trois divisions engagées. Le combat fut vif; l'ennemi souffrit beaucoup. Le duc de Tarente avoit, le 25 au soir, son quartier-général à Stegkight.

Le duc de Raguse étoit à Ottendorf.

Le duc de Reggio étoit parti de Bautzen, marchant sur Berlin par la route de Luckau.

Nos avant-postes n'étoient plus qu'à une marche de Glogau.

C'est à Buntzlau que le général russe Koutousof est mort il y a six semaines. Nos armées n'ont trouvé dans ce pays aucune exaltation. Les esprits y sont comme à l'ordinaire. La *landwehr* et le *landsturm* n'ont existé que dans les journaux, du moins dans ce pays-ci; et les habitans sont bien loin d'achever au conseil des Russes de brûler leur maisons et de dévaster leur pays.

Le général Durosnel est resté en qualité de gouverneur à Dresde. Il commande toutes les troupes et garnisons françaises en Saxe.

Plusieurs corps français se dirigent sur Berlin où il paraît que l'on déménage et où l'on s'attend depuis quelques jours à voir arriver l'armée.

PROVINCES ILLYRIENNES

Laybach 12 juin.

Le moniteur du 4 juin contient des détails très satisfaisants sur l'état de l'armée jusqu'au 29 mai. Nous les donnerons dans le n.° prochain.

On annonçoit une entrevue dont le but paroisoit être la négociation de l'armistice.

A V I S.

En conformité du traité passé entre les offices généraux des postes du royaume de Bavière et des Provinces Illyriennes avec approbation de leurs gouvernements respectifs, le Public est prévenu qu'à commencer du 1.^{er} juin il a été établi 3 courriers hebdomadaires de Laybach à Salzbourg, passans par Villach, Spital et S.t Michel et vice versa pour la correspondance des deux états.

D'après ces conventions il y a liberté d'affranchir les lettres et paquets qui dans l'un et l'autre cas seront rendus à destination.

Le port des échantillons des marchandises renfermées dans les lettres ou paquets sera taxé au 1/3 du port des lettres.

Les journaux et gazettes seront réciproquement affranchies à raison de 25 centimes par feuille d'impression.

Les lettres adressées aux militaires seront affranchies à raison de 25 centimes pour les territoires de Bavière et d'Illyrie.

Les courriers pour la Bavière partiront de Laybach savoir: les mardi et jeudi à 3 heures du soir.

Le 3.^e courrier le samedi à la même heure. L'administration des postes admettra dans la voiture de celui-ci, un voyageur, des paquets et effets de messagerie d'un volume tel qu'il ne puisse nuire au transport des dépêches, ainsi que des sommes d'argent et effets précieux, moyennant les prix du tarif dont on prendra connaissance au bureau de la direction générale des postes à Laybach.

Pour faciliter les relations commerciales et le transport des voyageurs, le public est également prévenu qu'il est établi un courrier journalier en voiture de Laybach sur Trieste et vice versa.

Il sera donné aussi dans cette voiture qui a été construite commandement, une place de voyageur de même qu'elle transportera des paquets et sommes d'argent aux prix modérés du tarif.

Au moyen de ces établissemens on pourra journellement aller de Laybach à Trieste, de Trieste à Laybach et se rendre de Laybach en Bavière comme de Bavière en Illyrie en combinant la marche sur le départ

du courrier partant une fois la semaine de Laybach pour S.t Michel, frontière de la Bavière et pour revenir en Illyrie par le retour de ce courrier.

A cette frontière les voyageurs trouveront la diligence de Salzbourg pour se rendre en cette ville et successivement à Munich ainsi que dans l'Allemagne.

Laybach le 20 mai 1813.

Le directeur général des postes de l'Illyrie

C. D'ETILLY.

A V I S.

Par décret impérial du 10 janvier dernier S. M. a ordonné l'entrée exclusive et franchise de droit, des plombs de l'Illyrie dans le royaume d'Italie.

Par décision du 10 avril suivant, S. M. a exempté de tout droit de douanes, les plombs de ces provinces à leur entrée en France et en Italie.

M. l'Intendant général s'empresse de donner au commerce connaissance de ces dispositions qui assurent un débouché avantageux aux produits des mines de la Carinthie.

INTENDANCE DE LA CARNIOLE

MAIRIE DE LAYBACH.

A V I S.

Aux créanciers communaux de la Ville de Laybach.

Depuis l'avis que j'ai adressé en date du 25 mai dernier sous le N. 494 aux créanciers communaux de la Ville de Laybach, il ne m'a été remis pour être liquidés que cinq titres de créance.

Sous l'article 2 de cet avis il fut déclaré que les titres originaux et autres pièces justificatives des créances communales doivent être présentés jusqu'au 1.^{er} juillet prochain comme terme de rigueur sous peine de déchéance absolue de leur droits. La Commission de Liquidation de la dette communale de Laybach, se croit donc obligée de prévenir les créanciers communaux de cette Ville que de ce délai il s'est déjà passé deux mois et que la faute ne lui peut pas être imputée, si les créanciers tardent encore à présenter les titres de leurs créances, et si enfin elle se trouve dans l'impossibilité physique de recevoir à l'expiration du délai tous les titres à la fois.

De la part de la Commission de Liquidation de la dette communale à Laybach le 31 mai 1813.

Direction du Télégraphe officiel.

AVIS IMPORTANT.

Les soins que l'administration du *Télégraphe officiel* s'est donné pour qu'il présentât les nouvelles politiques dans le plus court espace possible, et pour en rendre la distribution exacte et prompte, en ont augmenté les frais sans préjudice pour les souscripteurs, les conditions

de l'abonnement restant les mêmes que par le passé. Elle espère du moins que les faibles droits que ses efforts ont pu acquérir à leur bienveillance, ne seront pas allégués inutilement à l'époque du renouvellement des souscriptions dont les besoins de l'entreprise rendent l'encaissement très-urgent.

Je prie donc MM. les Abonnés qui n'ont point encore satisfait au paiement du 1.^{er} semestre de vouloir bien m'en faire tenir le montant à la réception du présent avis, et ceux qui sont dans l'intention de continuer leur abonnement pendant le cours du semestre prochain de m'en adresser le prix avec leur adresse et leur demande.

Les intérêts du journal exigeant que l'envoi en soit discontinué à toutes les personnes qui n'auront pas soldé leur abonnement d'ici au 15 juillet prochain, j'ai l'honneur de prévenir MM. les Souscripteurs actuels du *Télégraphe*, qu'il ne sera adressé à compter de ce terme qu'à ceux qui auront fait donner avis par le Directeur des postes de leur arrondissement de l'encaissement de leur souscription de semestre.

Les sommes dues sur l'exercice de 1812. doivent être adressées à M. Paris, chargé de la comptabilité arriérée du *Télégraphe*, à Trieste.

Le Directeur du *Télégraphe* officiel,
CHARLES NODIER.

VARIÉTÉS.

MARIE OU LES PEINES DE L'AMOUR.

Mars-Juin, 1812. 2. in 8.^{vo}

Felices ter et amplius

Quos irrupta tenet copula, nec malis

Divulsus querimoniis

Suprema citius solvet amor die. Horat.

J'ai manifesté, avec un peu de hardiesse, peut-être, mon opinion sur les romans de la nouvelle école; sur les caractères faux, les passions gigantesques, le style boursoufflé de ces héros extravagans qui ne sentent rien comme personne, qui ne disent rien comme tout le monde; qui ne respirent que par convulsions et dont les affections les plus douces, dont l'amitié et l'amour font peur. Je prens la liberté de rappeler à mes lecteurs que je reconnois en même temps que les étranges conceptions qui ont créé la vogue de ce genre en France, étoient d'ailleurs d'un mérite assez distingué et que je n'y trouvois à redire que le mauvais emploi du talent. Je ne voulois pas convenir, et je trouverai quelques approbateurs dans les gens sensés qui ne se laissent pas séduire par les dehors, que la peinture d'une manie déréglée qu'on ne devoit observer que dans les hôpitaux pût jamais devenir le sujet d'un roman raisonnable, à tel point de perfection qu'on en portât les détails. L'enlumineur de notre fameux docteur Allibert sait revêtir aussi de nuances fines et brillantes la peinture des infirmités les plus déplorables. Elles n'en sont pas moins affreuses pour cela. Si un coloris éblouissant pou-

voit tenir lieu de toute autre beauté, les reptiles seroient le chef d'oeuvre de la nature.

Je sais bien qu'il faut donner de la latitude, dans la peinture des passions à l'homme qui fait un roman, et qui ne charge sa palette que de nuances fortes et tranchées. Ces la présente même peu d'inconvénients, car la société en est, dieu merci, à un point où il ne se trouve guères de grands seigneurs qui croient aux Pamélas et de jeunes filles qui croient aux Saint-Preux. On se blâse sur tout et plus vite sur les exagérations du sentiment que sur toute autre chose, car il n'y a point d'erreur dont les hommes reviennent plus tôt et plus volontiers que de celles dont leur coeur a été la dupe. Ils sont beaucoup plus difficiles quand il s'agit de leur esprit, parceque l'amour propre joue un plus grand rôle dans leurs jugemens que la sensibilité.

Mais s'il est permis, d'exagérer quelque chose, je ne vois pas trop pourquoi on exagéreroit tant de travers qui ne sont déjà que trop exagérés par eux-mêmes. Quoique René ne se tue pas, que je sache, il a renchéri sur Werther, et je connois une dizaine de fous, qui, dans le désordre calculé de leur vie, sont parvenus à renchéris sur René. Auprès de Delphine, Julie d'Étanges n'étoit qu'une femme toute simple, et comme on n'en trouve qu'en Suisse. Delphine ressemble bien moins à Corinne qui ne ressemble à rien. Ce n'est cependant pas le dernier degré de la progression. Il ne faut qu'un accès de fièvre avec délire pour faire pis.

Quant à moi, si j'avois le talent d'écrire un roman, et qu'il me fût permis de choisir mes sujets, car j'ai quelque raison de croire que certains auteurs qui écrivent un roman, comme on dit, *sous la dictée de leur coeur*, obéissent souvent à des impulsions involontaires et cependant toutes puissantes, je voudrois que mes personnages offrissent plutôt l'idéal de la vertu que celui des passions; je chercherois à représenter des sentimens très vifs, mais très-raisonnables et s'il faut s'exprimer ainsi très sociaux qui feroient un plus petit nombre d'entoussiastes, mais qui feroient des entoussiastes plus purs et qui auroient des résultats plus heureux. Ce n'est pas la contagion de ces sentimens là qui est à craindre, comme on sait. Dira-t-on que cela prête moins à l'imagination et au talent? Je comprends bien que le vulgaire est plus frappé d'un mouvement tourmenté, d'un groupe contrasté durement, d'un conflit d'ombres bizarres, comme on en voit dans les tableaux d'ailleurs énergiques des imitateurs de Rembrandt que des plus belles poses de Poussin, que du calme divin de son saint Bruno et de la tranquillité de son Arcadie; mais quel peintre n'aimera mieux être Poussin que Rembrandt lui-même? La foule s'arrêtoit au musée auprès du *jugé écorché*, et passoit devant *la Sainte Famille*. C'est tout simple. Le sentiment du beau est plus commun qu'on ne croit, mais les gens froids y suppléent par des sensations fortes, les gens trop exercés par des sensations neuves, les gens ardents, qui ont tout à fait usé ce sentiment, par des extravagances et des chimères. C'est ce qui fait que l'extraordinaire plaît presque généralement parcequ'il n'y a rien de plus rare qu'un coeur et un goût simples. Cependant, cette idée instinctive, cette heureuse faculté de percevoir le beau, de le goûter et d'en jouir est si universelle qu'un bon esprit abandonné à lui-même y revient toujours comme malgré lui. On a beau faire, et se persuader qu'on éprouve du plaisir à toutes les mystiques rêveries des romanciers modernes. On finit toujours par rechercher ce qui est franchement et naturellement bien; on retourne avec

déliés à Richardson, aux derniers volumes de la Julie, à une foule de pages excellentes de madame de Genlis, de Milady Hamilton, des auteurs d'*Adèle de Senanges* et de *Caroline*. On lit, on relit *Marie*, et c'est de *Marie* que je rends compte aujourd'hui, ou plutôt c'est de *Marie* que je parle, quand je veux donner l'idée d'un roman selon mon cœur. Il est d'ailleurs très difficile d'analyser celui-ci, qui n'est lui-même qu'une espèce d'analyse, tant la narration est pressée, tant la plume de l'auteur est rapide dans l'histoire des événemens. Comme j'ai beaucoup de bien à dire de tout l'ouvrage, je ne suis pas fâché de commencer par y critiquer quelque chose.

Tous les bons écrivains de ce genre se sont attachés à faire valoir les caractères par les situations. L'auteur de *Marie* qui a inventé son sujet pour y jeter une foule de scènes touchantes et de beaux sentimens, paroît un peu embarrassé de son cadre. Il précipite le récit pour s'en retrouver aux sentimens, aux scènes qu'il aime de prédilection et qui l'ont déterminé à composer son ouvrage. On voit que c'est le début d'un homme de beaucoup d'esprit, mais pour qui le métier d'écrivain est presque neuf, et qui n'a encore que de l'imagination et du génie. Son style porte le même caractère; il a une facilité agréable, mais souvent trop négligée, un naturel exquis, mais qui tombe quelquefois dans le familier. Il s'élève toutefois quand il le faut et autant qu'il le faut; ce qu'il y a de remarquable même, c'est qu'il ne s'élève jamais plus qu'il ne faut, ce qui est rare, jusque chez les maîtres. On pourroit lui désirer de temps en temps plus de précision, une élévation plus soutenue, une marche plus périodique, nulle part plus d'abandon, de grace ou d'énergie. L'auteur a d'ailleurs écrit en lettres, et il n'y a point de style qui permette plus de liberté à la plume, et qui laisse moins de prise à la critique. Aussi, la miennne s'arrête là.

Jules et Marie, l'un frère, l'autre nièce d'Hermacinte, ont été élevés sous ses auspices et destinés dès leur enfance à devenir époux. Les grands événemens qui ont changé la face des nations à la fin du dernier siècle, et dont l'influence s'est étendue jusques dans les familles les plus simples, dérangent ces heureux projets. Jules, soldat, blessé, prisonnier, compté au nombre des morts, séparé de son pays par des obstacles insurmontables se rend indigne de Marie sans l'oublier. Une liaison qu'il croit un sentiment et qui n'est qu'une erreur, l'entraîne de fautes en fautes et toutes ces fautes l'amènent à une réparation nécessaire, qu'un homme d'honneur ne peut refuser même quand elle lui interdit le bonheur.

Marie est plus forte et plus fidèle, mais elle n'est pas plus heureuse. Des circonstances qu'il faut voir dans le roman, parcequ'elles acquièrent plus d'importance de la gradation des faits et de la succession des événemens, l'obligent elle-même à donner sa main à un autre que Jules qui a conservé son cœur. Le temps les réunit un peu tard, mais constans encore, et libres du double lien qui sembloit les isoler à jamais l'un de l'autre, et qui les enchaînoit à des êtres indignes d'eux. C'est à ce point que la correspondance se termine, et sans que le lecteur soit certain qu'un mariage heureux a couronné enfin tant d'épreuves. Cette réticence est d'une délicatesse extrême et ajoutée du charme au dénouement. Il semble que le cœur fatigué du sentiment de tant d'agitations pénibles auxquels on est à peine échappé

s'accommoderoit mal d'une joie trop brusque et d'un plaisir trop parfait. Il jouit d'autant mieux de ce qu'il éprouve, que l'impression en est plus vague et la réalité moins assurée. Il se complait dans cette espèce d'incertitude qui n'est plus le malheur, mais qui n'est pas encore un bonheur décidé. Jules et Marie ont été si malheureux qu'on a besoin pour eux de repos, mais le repos des malheureux est un bien si fugitif, on est si accoutumé à le leur voir échapper qu'on frémit encore en les quittant des peines que le sort leur a réservées peut-être. Cette combinaison ingénieuse ne peut avoir été trouvée que par un homme très sensible qui sait que le plaisir est, suivant l'expression de Montaigne, *friend de mélancolie*, et que notre ame n'est pas assez forte pour suffire à des contentemens sans mélange.

Je n'ai pas parlé des personnages accessoires. Les derniers plans se composent d'une foule de figures disposées avec esprit et d'une manière propre à relever l'effet des principaux caractères. Cette seconde partie de l'invention annonce une longue et profonde étude de Richardson et du monde. On trouvera peut-être quelque chose à redire à la supériorité continuelle d'Hermacinte. L'idée de la perfection se concilie si mal avec ce juste sentiment de ses forces que tout le monde porte en soi qu'elle nous fatigue et nous déplaît dans les autres. Un héros qui n'offre pas un mauvais côté aux scrutateurs les plus sévères est certainement celui de tous qui convient le mieux à l'histoire. Il n'en est pas de même des romans, où nous cherchons des passions et par conséquent des faiblesses. Voilà pourquoi la lecture de Grandisson est si froide. Hermacinte est un peu Grandisson, mais elle n'est pas l'héroïne du roman, et il y avoit moins d'inconvénient à la faire parfaite. Il paroît d'ailleurs que l'auteur porte dans son cœur un type de beauté morale qu'il avoit besoin de déposer quelque part. Il n'y a qu'une constante habitude de la vertu qui puisse apprendre à la peindre de couleurs si aimables et si vraies.

La scène se passe en Hollande où l'auteur doit être né. Les sites d'un pays qui n'est pas la patrie, les sentimens d'un âge qui n'est pas la plus tendre jeunesse laisseroient des souvenirs moins touchans, selon moi. Le nom, la description du lieu le plus propre à entretenir les émotions mélancoliques, n'attendrit pas, ne serre pas ainsi le cœur, quand on n'y rattache pas la mémoire de sa famille et de son berceau.

J'ai dit que je n'entreprendrois pas d'analyser *Marie* d'une manière plus détaillée. Elle se refuse à cet examen aride qui n'omet rien que les sentimens. C'est au contraire le sentiment général qui en résulte que j'ai voulu représenter. Le plus bel éloge d'ailleurs qu'on puisse faire d'un roman, c'est d'en recommander la lecture et de la recommander sans restriction. Je ne crois pas que celui-ci puisse jeter dans l'ame la plus corrompue le germe d'une idée dangereuse et je serais peut-être porté à mal penser d'un homme qui ne se sentiroit pas un peu meilleur après l'avoir lu. On y trouvera des sentimens toujours vrais, des jugemens toujours sains, des vues d'amélioration sociale toujours praticables, une piété sans faste, une philanthropie sans déclamation, une candeur de mœurs qui s'étend jusqu'au style et qui fait aimer l'auteur par l'ouvrage. Heureux les écrivains qui obtiennent ce résultat de leurs travaux. Il vaut mieux que la gloire.